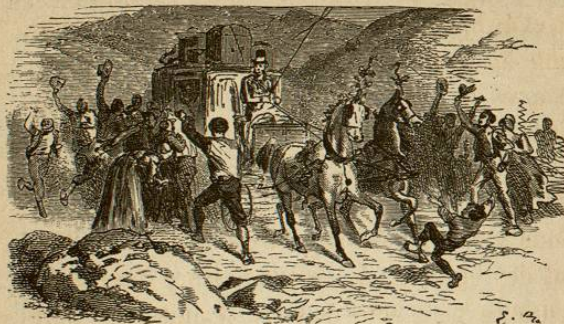


La nourrice prend l'enfant, le couvre de larmes et de baisers et retourne au château en compagnie du singe.

D'après ce récit, nous avons trouvé très-juste d'avoir conservé l'image d'un animal qui, d'ordinaire, a plus de malice que de bonté.

Nous partirons demain : c'est avec un sentiment de regret et de reconnaissance que je dis adieu à ce petit coin de terre. J'aime la rivière qui a porté doucement mon fils, les fraîches avenues où il a essayé ses forces, le parc et ses catalpas en fleurs, et ces coteaux de vignes. Charles et Auguste se sont dit adieu avec l'espérance de se revoir.



## CHAPITRE XV

### LES VACANCES

Le retour s'est effectué sans accidents : nous nous reposons par prudence... encore quelques jours et le collège nous rendra Henri.

Mon fils a eu des prix ; ses maîtres m'ont rendu bon témoignage de sa conduite.

Une scène touchante s'est passée entre les deux frères. Henri osait à peine interroger Auguste, tandis que celui-ci parlait joyeusement de

son voyage, exagèrait même le bien qu'il en éprouve. Comme ils s'aiment !...

*Saint-Meury.* Notre arrivée au château a été une véritable fête : tous nos gens sont venus nous recevoir au bas de la montagne; ils ont caparaçonné nos chevaux de guirlandes de pampres. C'était à qui verrait Auguste et lui dirait bonjour. Il a fallu répondre à toutes les questions, avant de nous remettre en route.

Mon cher enfant a repris possession de sa chambre avec plaisir. Il s'est éveillé ce matin avec des idées un peu confuses; mais, lorsque Suzanne a ouvert la fenêtre, il s'est écrié en apercevant les montagnes : Quel bonheur, nous sommes chez nous !

Une des plus grandes joies de la famille est de ramener en vacances un enfant qui a bien travaillé. Henri a reçu trois couronnes et de beaux livres. Je ne me lasse pas de le voir, de l'entendre et de l'embrasser. Il saute, il court du matin au soir. Ces premiers moments de retour à la maison sont des petits bonheurs dont le souvenir ne s'efface jamais.

Alphonse est très-satisfait de son fils : il con-

state avec un certain orgueil l'harmonie de ses facultés; Henri est un bon élève de sixième.

Dans l'enthousiasme des succès de son frère, Yvonne lui a demandé la permission de se parer de ses couronnes. Ces feuilles de laurier font un si charmant effet dans la chevelure blonde de ma fillette, que je lui interdrais cette fantaisie si je n'avais la certitude qu'elle passera bientôt comme tant d'autres.

Nous profitons des beaux jours : Auguste reste toute la journée sur la terrasse, tandis que Alphonse et Henri s'aventurent un peu dans la montagne. Beaucoup de temps encore s'écoulera sans doute avant que mon cher enfant rentre dans la vie commune, pourtant je constate avec bonheur que l'amélioration de son état exerce une heureuse influence sur son esprit; son goût pour la lecture se développe, il m'a même demandé de suivre les leçons d'Yvonne. Miss Catherine se prête avec bonté à cette combinaison, et Auguste en est très-heureux.

Hier, un épais brouillard a fait obstacle à une promenade. Henri et Yvonne étaient désolés. Miss Catherine a égayé la situation : « Chers, ne vous fâchez pas contre mon *compatriote* : j'éprouve un plaisir tout particulier à le voir; il

me rappelle mon *home*. Ce brouillard se dissipera dès que le soleil va paraître; mais à Londres, où le ciel est presque toujours nuageux, l'obscurité est parfois si grande, qu'il faut éclairer les rues tout le jour.

Yvonne est venue me confier une peine : « Maman, Auguste vient de me dire qu'il voulait être un physicien, cela me fait beaucoup de chagrin. »

— Et pourquoi, ma chérie?

— Je ne sais pas; mais je me figure qu'un physicien est un homme bien extraordinaire.

— As-tu demandé à ta gouvernante de te donner la signification de ce mot? »

— Je n'ai pas osé, maman.

— Rassure-toi, ma petite fille; ton papa est un peu physicien, et Auguste le sera peut-être davantage un jour.

— Papa est physicien?

— Oui, mon enfant : un physicien est un homme qui connaît la nature de l'air, du feu, de l'eau et de la terre. Il connaît aussi les animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les pierres et tout ce qu'on trouve dans le sein de la terre. Toi-même, tu pourras apprendre ces choses.

— Maman, si vous pouviez me dire tout de suite d'où vient la pluie, vous me feriez beaucoup de plaisir.

— La pluie vient des rivières, des lacs, de toutes les eaux qui sont sur la terre.

— Maman, si Auguste m'avait dit cela, je ne l'aurais pas cru; car, avouez que c'est bien étonnant.

— Sans doute. A mesure que tu grandiras, tu t'intéresseras aux merveilles de la nature. Tu es encore bien jeune pour comprendre ces choses.

— Maman, rien que la pluie.

— La chaleur du soleil attire continuellement les parties les plus délicates de l'eau; elles s'élèvent en l'air, sous forme de vapeurs, et l'air les soutient tant qu'il n'y en a pas beaucoup; mais si ces vapeurs s'élèvent en grande quantité, l'eau crève l'air et retombe en pluie.

— Maman, je ne veux pas être une physicienne maintenant; nous verrons plus tard. »

Une lacune de six semaines! mon excuse est toute trouvée. Nous reconduirons Henri. Les glaciers se sont couverts de neige plus tôt que de coutume, et nous ne voulons pas courir le risque d'être bloqués dans nos montagnes.

Que de choses à mettre en ordre! Comptes à régler, trousseau d'Henri à compléter, lessive, provisions et mille détails qui ne s'épuiseront pas, si une date n'était arrêtée pour le départ.

Grâce à Dieu, notre vie a coulé doucement pendant ces six semaines. Henri a eu toutes les

joies des vacances. Son père lui a fait faire une promenade de trois heures, ce qui a singulièrement flatté mon cher enfant. Il a eu comme un pressentiment de ses destinées futures en mettant les souliers ferrés, il avait bon air, avec le bâton à la main. Alphonse était aussi fier que son fils. Pour moi, je sens déjà ce que ces promenades préparent d'inquiétudes à mon cœur de mère. . .

N'avais-je pas raison de craindre ? un orage a éclaté ; une pluie torrentielle a transpercé les promeneurs. Ils n'ont pu se réfugier dans une grange qu'après une heure de marche, et ils sont revenus trempés, méconnaissables.

Cette circonstance a, bien entendu, enchanté mon fils qui prétend avoir gagné ses éperons. Alphonse ne veut pas que je m'inquiète, il veut même que je me réjouisse de ce qu'Henri n'a peur de rien.

Le récit de cette petite aventure a été fait à Auguste et à Yvonne, qui aspirent à faire partie de semblables expéditions.

Ma mère me l'a dit bien des fois : nos espérances et nos craintes ne se réalisent jamais dans la mesure que nous pressentons.

L'accident arrivé à Auguste l'a corrigé de plusieurs défauts : il était colère et opiniâtre, le

voilà devenu doux et patient ; à la paresse a succédé le goût du travail. Il lirait trop, si je ne le surveillais. Alphonse lui a fait commencer le latin, et il est charmé des heureuses dispositions de son élève. L'esprit du pauvre cher enfant s'intéresse à tout : une fleur, une touffe de mousse, un petit caillou, il veut savoir le pourquoi et le comment de tout ce qui frappe son attention.

Quoi qu'en dise Alphonse, il n'est pas un vrai savant ; jamais il n'a su résister à une question, à un sourire de ses enfants. Il quitte la plume, ferme un livre.

*Une affaire importante.* « Maman, le vieux Jean est venu dire à papa qu'il faut partir demain, parce que sa corde se détend. Qu'est-ce que cela veut dire ? Suzanne prétend que Jean sait toujours le temps qu'il fera.

— Effectivement, ma chère, Jean ne peut pas se tromper ; il a un moyen certain de savoir quand il pleuvra, et lorsque nous serons à Paris, je te ferai présent d'un hygromètre.

— Maman, est-ce une bête ?

— Non ; tu as sans doute remarqué que tes cheveux frisent très-bien, lorsque le temps est sec, et que au contraire ils se défrisent par l'humidité.

— Mais oui.

— Eh bien ! chère petite, je te donnerai une maisonnette d'où tu verras sortir par le beau temps une jeune fille, tenant son parasol, tandis que par le mauvais temps, il en sortira un bonhomme coiffé d'un capuchon : chacun d'eux est attaché à l'extrémité d'un cheveu qui se raccourcit par le temps sec, et s'allonge quand l'air est humide ; cette différence de longueur amène le changement de personnage. On appelle cet instrument hygromètre, d'un mot grec qui signifie mesureur de l'humidité.

« Le vieux Jean, quoique aveugle, connaît les changements de temps, au moyen d'une corde tendue sur laquelle il passe la main. »

Yvonne a longuement développé les avantages que vont lui procurer les deux personnages en question, elle les consultera pour elle et pour sa poupée, car toutes les deux ont soin de ne pas gâter leur toilette.

Le conseil de Jean sera suivi : nous partons demain.



## CHAPITRE XVI

### LA COMTESSE CAROLINE

*Paris.* La vie se passe à faire et à défaire ; le plus bel hôtel n'est qu'une tente où l'homme s'abrite. Un mois s'est écoulé depuis notre arrivée sans que j'aie pu prendre la plume, et, dès que le soleil aura transformé la nature, nous partirons encore. Nous nous plaignons tous de ces changements, et, si les circonstances nous empêchent de les opérer, de nouvelles plaintes nous échappent.

Quelques amis sont accourus ; leur surprise en voyant Auguste a été pour nous la mesure vraie

de l'amélioration qui s'est opérée dans l'état de mon enfant. Non-seulement l'inquiétude est bannie de mon âme, mais l'espérance y règne seule.

Des études sérieuses ont commencé, et il faut l'autorité d'un père pour en modérer l'ardeur. Que Dieu est bon!

Cet hiver sera consacré presque exclusivement à l'instruction religieuse d'Yvonne. Nous ne quitterons Paris qu'après la première communion. Miss Catherine développe admirablement les sentiments de son élève; sa piété éclairée, ses vertus personnelles me sont d'un grand secours dans cette grave circonstance. Chère petite fille, avec quelle intelligence tu saisis les vérités de la religion! Comme ton âme s'épanouit sous l'influence de la grâce divine! La douceur, l'obéissance naturelles à ton caractère croissent chaque jour; ta susceptibilité s'efface; moi seule puis encore l'apercevoir, j'observe avec bonheur les petites victoires que tu remportes sur toi-même. Mon Yvonne, prie pour nous! Dieu aime la prière des enfants!

En relisant mon journal, j'ai remarqué qu'il n'est pas question une seule fois des défauts d'Henri. Serais-je comme la comtesse Caroline? Pas précisément; mais, après de longues réflexions,

j'ai eu la joie de constater que mon fils, sans être parfait, est doué d'une nature facile; il s'élève tout seul. Ses maîtres sont toujours satisfaits, ses camarades l'aiment. Sa vivacité n'est qu'agréable. Sa douceur est sans mollesse. Il commet parfois, il est vrai, de légères fautes, mais qui ne sont point assez répétées pour être regardées comme la marque de défauts accentués, et n'obligent point à une lutte continuelle.

Yvonne n'est-elle point ainsi? Ils ne nous ont jamais fait de chagrin.

Toi seul, mon cher Auguste, as connu notre sévérité: toutefois tes colères, ta paresse ne t'ont pas nui dans le cœur de ta mère. Oh! non, cher bien-aimé enfant, je pensais à toi plus qu'aux autres, l'amour maternel est le plus ambitieux des amours. Une épreuve m'est venue en aide pour te perfectionner.

Un billet parfumé a été remis à ma porte après minuit. La comtesse Caroline est à Paris, et dès demain j'aurai sa visite. Il y a quatre ans que nous ne nous sommes vues. Mes enfants ont grandi, j'espère qu'elle aura amené les siens. Je suis curieuse de savoir où en est son journal. Je ne crains pas la comparaison, ni elle non plus sans doute. Tous les parents sont disposés à dire: après mes enfants, les vôtres sont les plus char-

mants que je connaisse. Ma bonne mère était le type de cet amour aveugle et toujours respectable.

Effectivement, j'ai reçu la visite annoncée. Transports de se revoir, retour vers le passé, sympathies pour les épreuves que le temps a amenées.

Ziunia (diminutif d'Élisabeth) est bien l'auteur des bons mots et des gentillesques que sa mère a écrits. Ses frères sont restés en Pologne. Yvonne était un peu intimidée de paraître devant une si belle dame. Elle osait à peine regarder Ziunia; celle-ci, plus jeune d'un an, mais plus habituée au monde, a fait les avances.

Elle est simple, gracieuse et d'une amabilité qui semblerait au-dessus de son âge, si ce n'était un don naturel; elle nous amuse beaucoup par ses observations fines et naïves auxquelles sa voix sympathique ajoute un charme tout particulier. La bonté est le trait distinctif du caractère de Ziunia; je serais heureuse que l'amitié s'établît entre nos deux filles.

Yvonne s'est vite apprivoisée, et, avec notre permission, elle a emmené sa nouvelle amie auprès de miss Catherine, dans la chambre où sont abrités tous ses trésors.

Restée seule avec moi, la comtesse a causé

avec ce charme particulier aux femmes du Nord. Elle me sortait de Paris, de la France même; j'étais sur un théâtre nouveau, et je m'amusais beaucoup. Quand tout fut épuisé ou à peu près, je dis à mon aimable amie: « Eh bien! où en est votre joli livre? »

Elle rougit, et me dit, en riant: « Ma chère, mes héros et mon héroïne étant devenus aussi terribles que le reste du genre humain, je n'ai pas ajouté plus de vingt pages à celles que vous connaissez. Et vous, ma chère?

— Oh! moi, je suis plus courageuse, je continue mon œuvre. Je consigne les orages, les tempêtes, le ciel bleu et les fleurs.

Elle ne m'en a pas demandé davantage: d'où je conclus qu'il ne sera plus question de mon journal. Je ne le regrette nullement. La comtesse le comprendrait-elle?

Une circonstance va resserrer nos liens, et ceux de nos filles. Ziunia, quoique plus jeune qu'Yvonne, fera aussi sa première communion. Ce sera un motif pour nous voir souvent. J'aurai quelques services à rendre à la comtesse, et j'en suis fort heureuse.

On a reproché de tout temps aux Parisiens de ne pas connaître Paris. Ce reproche est très-fondé,

mais il a son excuse. Une mère de famille, quel que soit le pays qu'elle habite, a peu de temps à donner à la visite des curiosités qui attirent les étrangers. Lorsque nous sommes hors de chez nous, notre conduite est tout à fait différente. Je dois donc à la comtesse Caroline l'avantage de visiter Paris, et vraiment je ne le regrette pas. Au plaisir d'explorer nos galeries, nos monuments publics, s'ajoute la satisfaction très-grande de constater son admiration pour la France qui, en dépit de ses lacunes, est, de l'avis de tous, le pays le plus agréable à habiter.

Nos petites filles nous accompagnent rarement, elles travaillent chacune de leur côté, elles suivent le catéchisme ensemble, et se promènent avec miss Catherine.

Ziunia joue déjà très-joliment du piano. Yvonne étudie avec elle un morceau à quatre mains. Ces quatre menottes sont d'un effet charmant sur mon Érard.

C'est une chose vraiment merveilleuse que la facilité avec laquelle les Polonaises parlent notre langue; malheureusement, elles ne l'étudient pas à fond. Ziunia récite les fables tout aussi bien qu'Yvonne et se contente de nous charmer.

Cette gentille enfant possède un talent que j'apprécie beaucoup : elle manie l'aiguille, le crochet,



Ces menottes sont d'un effet charmant. (Page 150.)



et tricote avec grâce. Nos deux filles ont entrepris une layette destinée à un enfant pauvre; c'est un plaisir de les voir travailler et de les entendre causer. Yvonne accomplit sa tâche de grand cœur; elle m'a cependant avoué qu'il lui en coûte d'abandonner Frisette. Je lui ai fait comprendre la valeur de ce petit sacrifice.

Une contestation assez vive s'est élevée entre Mme Caroline et moi : elle ne comprend absolument pas que nous refusions de l'accompagner au théâtre; à l'en croire, la santé d'Auguste n'est pas une raison suffisante. J'exagère, je suis esclave de mes enfants. Les plus jolis discours n'ont pu m'ébranler; Alphonse cède du moins quelquefois aux instances de nos amis : c'est ce qu'il a fait ce soir.

Quelques heures de solitude ne me déplaisent pas. Lorsque les voitures roulent, que la foule se presse au théâtre, au concert, j'aime à me sentir seule auprès de mes enfants qui dorment d'un sommeil paisible. Un bon livre, un travail manuel, mon journal, me sont une douce compagnie qui ne trouble pas le recueillement dont mon âme a besoin.

Le goût du jeu revient avec la santé à Auguste, et nous avisons sérieusement aux moyens de le

distraire. En cela, comme en tout le reste, miss Catherine nous est venue en aide. Son talent de dessin s'applique merveilleusement à l'organisation des ombres chinoises qu'elle a montées sur un tel pied, que Séraphin lui-même en serait jaloux.

Nous donnons de vraies représentations. Parents et enfants s'amusez chacun pour leur compte. C'est que nos ombres chinoises ne sont pas les premières venues!

Yvonne et Ziunia n'en apprennent pas moins bien le catéchisme. Les chères petites sont des modèles de sagesse et de raison. Il n'est rien de plus propre à ranimer notre piété que la foi simple et naïve de nos enfants.

Auguste fait de tels progrès en toutes choses, que son père a consenti à le faire composer avec le collège.

Son existence prend une couleur nouvelle, et, quoiqu'il passe encore un peu de temps sur sa chaise longue, il m'arrive quelquefois d'oublier qu'une infirmité l'y retient. Une bibliothèque choisie est à sa disposition. *L'Ami des enfants* était unique autrefois, et nous nous en contentions; mais aujourd'hui *que d'amis* consacrent leur plume à l'enfance. L'art ajoute ses merveilles à ces œuvres amusantes.

Les fleurs tiennent une grande place dans les distractions d'Auguste. Yvonne partage ce goût. La classe est presque une serre, à laquelle nos petits jardiniers donnent leurs soins.

Le moment de la première communion approche. Une grande joie est réservée à nos enfants: ce jour sera marqué par une aumône particulière. J'ai proposé à la comtesse de donner un beau déjeuner aux orphelines de nos sœurs de charité. Elle a accepté, et fait aussitôt le menu avec cette générosité propre à sa nation et qui se présente sous toutes les formes. J'ai été obligée de l'arrêter. Ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à lui faire comprendre l'inutilité et même l'inconvénient d'un repas trop recherché. Cependant, comme je ne veux pas frustrer les pauvres, le surplus de la somme qui était destinée aux vivres sera employé à l'achat de vêtements d'hiver.

*Avril.* Ce grand jour s'est passé dans la joie et dans l'émotion. Notre Yvonne nous semblait un ange sous son voile blanc. Mon père, mon frère et sa femme sont venus de Bourgogne, car il n'est pas de plus grande fête pour une famille chrétienne que la première communion d'un enfant. La Pologne n'a pas de pareilles solennités dans

ses églises : la comtesse était aussi émerveillée qu'attendrie.

Ziunia et Yvonne ayant quitté leur voile blanc, nous les avons conduites chez les sœurs. Vingt-cinq couverts étaient mis sur une table longue parée de fleurs et couverte de viandes froides. La joie était sur tous ces visages, mais nos enfants, joignant l'action au sentiment, étaient sans comparaison les plus heureuses.

Ziunia, moins initiée qu'Yvonne aux habitudes du peuple, n'était pas aussi à l'aise que ma fille ; elle regardait avec de grands yeux tous ces enfants dévorer le pâté et le rôti.

Il ne faut pas s'en étonner : la France est le foyer de la charité, toutes les souffrances y sont comprises et soulagées, et une entière liberté nous permet de suivre l'attrait de notre cœur. Combien de femmes élégantes, le soir, ont gravi le matin des escaliers obscurs pour atteindre la misère ! Dès l'âge le plus tendre, nos enfants entendent parler des pauvres, ils voient leurs mères s'en occuper. La charité entre tout naturellement dans leurs jeunes âmes, et y produit bientôt des fruits.

Oh ! comme Ziunia était contente, et qu'elle était bien à sa place dans un semblable lieu ! Chère petite, vous aussi vous aimerez les pau-

vres, vous les visiterez, car déjà vous travaillez pour eux de vos mains blanches.

Après le repas, les orphelines nous ont gentiment remerciées. Assurément l'aimable étrangère a vu tous les côtés brillants de Paris, mais le souvenir de cette journée pourrait bien survivre à tous les autres.

La nécessité de retourner en Allemagne nous oblige à quitter Paris plus tôt qu'à l'ordinaire ; la saison s'y prête, et dans quinze jours nous reverrons encore nos chères montagnes.

Mme Caroline prolonge son séjour à Paris.

*Saint-Meury.* Les adieux ont été adoucis par l'espoir de se rencontrer bientôt à Creuznach. Ma belle-sœur et ses fils nous ont suivis de près. L'accident arrivé à Auguste a resserré notre intimité. Il faudrait beaucoup de pages pour tenir un compte exact de toutes les attentions dont la sœur d'Alphonse a comblé Auguste depuis le malheureux jour de sa chute.

L'amour-propre est si absurde qu'après avoir été humiliée de l'ignorance de mon fils, je suis bien aise que mes neveux soient témoins de ses progrès. S'il ne les suit pas encore à la promenade, il est cependant moins étranger à leurs jeux ; sa bonne santé, la vivacité de son esprit, fournissent à ses cousins des distractions nou-

velles ; mais ce qui me flatte singulièrement, c'est de voir ce que la maladie a fait de ce cher enfant : il dépasse aujourd'hui tous les garçons de son âge, en latin, en histoire, en géographie. Les cousins ont fait cette découverte, et, comme ils sont fort paresseux, Auguste les aide souvent à achever leurs devoirs. Vraiment, si nous avions plus de confiance dans la Providence, nos maux ne seraient pas aussi grands ! Que de larmes n'ai-je pas versées en songeant aux conséquences d'un caractère indiscipliné comme celui d'Auguste ! N'importe ! les larmes d'une mère ne sont jamais perdues.

Sans être auteur, je ne suis cependant pas dénuée d'une certaine prétention, et je ne ferai point la faute de tomber dans des redites. Ces pages peuvent à la rigueur passer à la postérité ; nos bibliothèques en contiennent peut-être beaucoup qui sont moins dignes de l'intérêt des mères et des enfants.

Après m'être adjugé ce compliment, je ferme mon cahier, et je ne l'ouvrirai qu'en Allemagne.



## CHAPITRE XVII

### UN GRAND VOYAGE

*Creuznach.* Cette fois-ci, nous sommes parfaitement logés. Quelques habitants de la ville, marchands et autres, nous ont reconnus, et ont constaté avec plaisir les progrès de mon fils. Cet accueil est agréable, on se sent moins étrangers à l'étranger.

Yvonne passerait volontiers des heures entières devant la boutique d'un jeune Tyrolien, protecteur d'une vieille mère aveugle, quoiqu'il n'ait que quinze ans. Cette femme, encore belle, calme